

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 48

Artikel: Quele horreur !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202848>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cesse. Ils finiront bien par trouver. Mais ce n'est ni aujourd'hui ni demain qu'ils y réussiront. Les variations du temps sont soumises à des facteurs qui nous échappent. Savons-nous, par exemple, ce qui se passe dans les altitudes de 7,000 à 8,000 mètres? Faute d'observatoire en plein océan Atlantique, nous manquons également de renseignements sur les tempêtes qui s'y forment et nous arrivent ensuite sans crier gare. Dans deux ans, lorsque nous serons télégraphiquement reliés à l'Islande, sans doute serons nous plus aptes à nous prononcer et pourrons-nous élargir quelque peu la sphère de nos études. Mais le problème n'en restera pas moins encore très compliqué.... »

La vocation. — Entre pères de famille.

— Il ne faut jamais contrarier les goûts des enfants pour le choix d'une carrière. Ainsi moi, j'ai un fils qui prétendait avoir la vocation des planches...

— Vous l'avez mis au Conservatoire ?

— Non, il est emballé !

Nobles dédorés.

On a beaucoup plaisanté les titres de noblesse et la facilité que l'on a maintenant de s'en parer. C'est simple affaire d'argent.

Cependant, un titre n'apporte pas forcément avec lui un lot de vanité ridicule, la manie irrésistible d'éblouir et de paraître. Déjà, sous Louis XIV, des gens de vraie noblesse, mais sans fortune, avaient senti l'impérieux besoin de se rendre utiles et de travailler. Il s'agissait d'imiter les gens de roture qui, jusqu'ici, n'ont pas trouvé, pour se pousser dans le monde, autre chose que leur travail.

De simples ouvriers, des manœuvres, de petits employés pourraient porter sur leur bourgeron, sur leur veston rapé, une couronne comtale, plus sûrement que beaucoup de seigneurs de nos jours. Une concierge était une marquise authentique, ce dont elle ne se vantait point. Sur une ligne de tramways, c'est un vieux marquis, descendant d'une de nos plus vieilles familles de France, qui compte les correspondances, les pointe et lance le coup de sifflet du départ. Voilà vingt ans qu'il accomplit ce métier, avec une ponctualité, une modestie dignes de tous les éloges. Un employé de chemins de fer est un vrai preux ; sa famille fut anoblie sous François I^{er}, elle a fourni des soldats illustres.

— Je donnerais tout cela pour cent francs d'augmentation, dit un jour cet employé.

C'était faire, en en conviendra, bien légèrement fi d'une distinction que tant de gens paieraient d'une fortune.

Bébé a faim. — Dix heures. Bébé a été privé de son chocolat. Il a grand faim.

Son père ne rentre, pour déjeuner, qu'à midi. Bébé a une idée géniale : il approche une chaise de la cheminée, monte dessus et se met à tourner les aiguilles de la pendule.

— Que fais-tu, petit malheureux ! exclame sa mère, survenant.

— Bébé fait venir papa.

Les amis de la dernière heure. — Un notaire et un médecin causent ensemble.

LE NOTAIRE. — Nous avons perdu notre pauvre client Z...

LE MÉDECIN. — Oui.

LE NOTAIRE. — J'ai su que c'était vous qui le soigniez, parce que, avant de vous appeler, il m'avait mandé pour faire son testament.

Indiscrétion mathématique.

On peut aisément déterminer la date, le mois et l'année de la naissance d'une personne, en effectuant les opérations suivantes :
On demande à une personne d'inscrire le

quantième du mois de sa naissance, de le doubler, d'ajouter 4 au nombre ainsi formé, de le multiplier par 50, puis d'ajouter le numéro du mois. On prie la personne de multiplier par 100 et de retrancher du nombre obtenu l'âge qu'elle avait l'année précédente. Puis, de ce nombre, retrancher encore 19,911. On obtient ainsi un nombre, et c'est celui là seul que la personne interrogée doit indiquer au questionneur.

Ce dernier sépare ce nombre en tranches de deux chiffres en commençant par la droite ; ce nombre est formé de cinq ou six chiffres ; la dernière tranche à gauche peut avoir par conséquent un ou deux chiffres.

La première tranche à gauche donne le quantième du mois de la naissance de la personne questionnée, la deuxième donne le mois, et la troisième les deux derniers chiffres de l'année.

Fixons maintenant les idées par un exemple : supposons une personne née le 29 août 1844. Prenons le quantième du mois de la naissance : 29 ; doublons-le : 58 ; ajoutons 4, nous avons 62. Multiplions par 50, nous arrivons à 3100 ; ajoutons le numéro du mois de la naissance : 8 ; il vient 3108. Multiplions encore par 100, puis retranchons l'âge de l'année dernière ; nous avons le nombre 310-800 — 45 ; reste 310,755. Retranchons enfin de ce nombre 19,911 : nous obtenons 29 08 44. La personne est née le 29 du 8^e mois en l'année 1844.

Il est bien évident que dans les calculs qui précèdent la personne interrogée doit se contenter de faire ces calculs à l'insu de la personne qui les indique et de ne donner que le résultat final ; c'est à l'aide de ce résultat que l'interrogateur résout le problème.

Le nombre 19,911 doit varier d'une année à l'autre. Tous les ans, il doit être diminué d'une unité. Pour 1891, par exemple, ce chiffre était 19,910, et ainsi de suite ; pour 1905 il est 19,896.

Un fichu rôle. — Entre artistes :

— Tu sais, mon cher, il paraît que dans la prochaine « revue » j'aurai un rôle de « chauffeur ».

— Eh ben, mon pauvre vieux, je te plains.

— Pourquoi ça !

— Pourquoi ? Dame ! ce doit être un rôle écrasant.

Une vraie soif. — Tu connais R... ? C'est effrayant ce qu'il peut boire. Tiens, l'autre jour, j'ai voulu boire autant que lui. Eh bien, au bout d'une heure, j'étais gris.

— Et lui ?

— Lui ?... Il avait soif.

Les amis de noce. — Le petit Georges voit sortir de l'église d'Ouchy une noce nombreuse, que des calèches emmènent à grand trot.

— Dis, papa, qui invite-t-on à ses noces ?

— Ses plus proches parents et les plus intimes de ses amis.

— Alors, pourquoi ne m'as-tu pas invité aux tiennes ? ne suis-je donc pas un de tes proches ?

Jeunes commerçants de Lausanne. — C'est aujourd'hui, au Théâtre, soirée annuelle de la société des jeunes commerçants, que préside M. A. Grossi. — Le programme est des plus attrayants ; toutes les sections y figurent : orchestre, chant, gymnastique et dramatique. Cette dernière section jouera *Le petit hôtel*, comédie en 1 acte de Meilhac et Halévy et une comédie en 1 acte de Pierre d'Antan (M. Eugène Roch), *L'Héritage du Cousin*. Sans vouloir faire tort aux autres numéros du programme, on peut dire que la saynète vaudoise de Pierre d'Antan est toujours le clou de la soirée des Jeunes commerçants.

La Muse donnera, mardi 5 et dimanche 10 décembre, deux représentations à la Maison du Peuple. Au programme : *Mademoiselle Aurore*, co-

médie-vaudeville en 3 actes du Théâtre Cluny, et *Asile de Nuit*, 1 acte du Théâtre Antoine. La mise en scène est réglée par M. Darcourt et les amateurs de *La Muse* bien connus. En dire plus est superflu.

Quelle horreur ! — Tante Bétanie est une brave et digne femme, mais, comme on dit, elle n'a pas inventé le fil à couper le beurre. Sa nièce lui disait hier : « Savez-vous que ce coquin de cousin Pierre épouse une jeune personne adorable, un cœur d'or, en même temps qu'une riche héritière ? »

— Quelle horreur ! C'est donc un bigame ?

Madame le docteur. — C'est un vrai danger que la femme docteur, nous disait, l'autre jour, un de nos amis, surtout si elle est jolie. Le moyen, je vous le demande, de ne pas courir à sa consultation :

— Doctoresse, je suis très malade !

— D'où souffrez-vous ?

— Du cœur !

— Je vais vous ausculter...

— Je n'osais pas vous le demander.

— Oh ! mais comme il bat, ce cœur !

— C'est pour vous, madame !

— Mon Dieu ! mais comment le calmer ?

— En l'épousant !

— Soit. Tenez, voici un petit mot. Avec ça vous allez chez...

— Chez le pharmacien ?

— Non, chez ma mère !

La vie.

Quand on regarde, dans leur ensemble, des existences sur lesquelles on est bien renseigné, on trouve qu'elles se divisent à peu près ainsi : la moitié en est prise par le sommeil, les trois cinquièmes de l'autre moitié s'emploient à préparer avec fatigue et sans plaisir d'incertaines constructions qui, si elles aboutissent, donneront la fortune, le plaisir, l'importance sociale, la gloire ou la tranquillité ; un autre cinquième appartient à la torpeur, à la distraction, à l'ennui, à l'insensibilité. Reste le dernier cinquième pour ce qui est vraiment la vie : luttés passionnées, joies et douleurs sincères, satisfactions réelles de l'esprit et du corps ; pour tout ce que l'instinct individuel commande, et qu'on accomplit en vue de son développement personnel, et non pour suivre la mode, imiter ses voisins, se conformer aux préjugés — automatiquement, en un mot.

Rien n'est plus mal arrangé.

Vers l'amour, les cinq actes de Gandillot, que nous a donnés, jeudi, M. Darcourt, ont eu grand succès ; une seconde représentation est déjà annoncée pour jeudi prochain. « C'est, dit un chroniqueur parisien, une pièce très simple, absolument sans intrigue, ce qui ne veut pas dire sans composition ni savoir logique, très bien menée, quoique avec lenteur, mais avec une lenteur qui donne comme la sensation de la vie elle-même, très vraie toujours quoique d'une psychologie volontairement élémentaire, extrêmement touchante et pour tout dire d'une beauté qui n'est pas loin d'être admirable. C'est en son genre un chef-d'œuvre. »

Demain, dimanche, *Le Juif polonais*, drame en 3 actes et 5 tableaux d'Erckmann-Chatrian, et *La petite fonctionnaire*, 3 actes de Capus.

Le **Kursaal** ne chôme pas. Il renouvelle, on le sait, chaque semaine, ses spectacles. Actuellement, troupe excellente : *Miss Elvira*, trapéziste (adieu samedi). Débuts de *Lanzetta*, chanteur transformiste travesti très comique ; *Karyon*, imitateur extraordinaire ; une troupe de cinq personnes, *Lex Zaretsky*, chants et danses russes ; au *Vitographe*, le siège et la capitulation de Port-Arthur. *La Corde sensible*, comédie-vaudeville en 1 acte avec couplets, complètera ce spectacle.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Hovard.